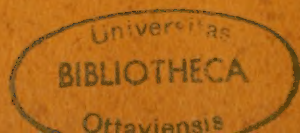
MARC LAFARGUE

LA

BELLE JOURNEE




Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

français

LES POÈTES FRANÇAIS

LA BELLE JOURNÉE

(1908)

Nunc formosissimus annus.
VIRGILE.

Le long des ondes sacrées.
RONSARD.

CETTE COLLECTION A ÉTÉ COMPOSÉE

PAR JOACHIM GASQUET.

TELLE QUELLE,

FORMANT UN CYCLE ACHEVÉ,

ELLE RESTERA LE TÉMOIGNAGE

DU GOÛT ET DE L'AMOUR

DU POÈTE DES *HYMNES* ET DU *BÛCHER SECRET*

ENLEVÉ PAR LA MORT

EN PLEIN ESSOR DE SON GÉNIE.

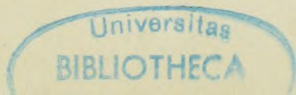
Marc Lafargue

LA BELLE JOURNÉE

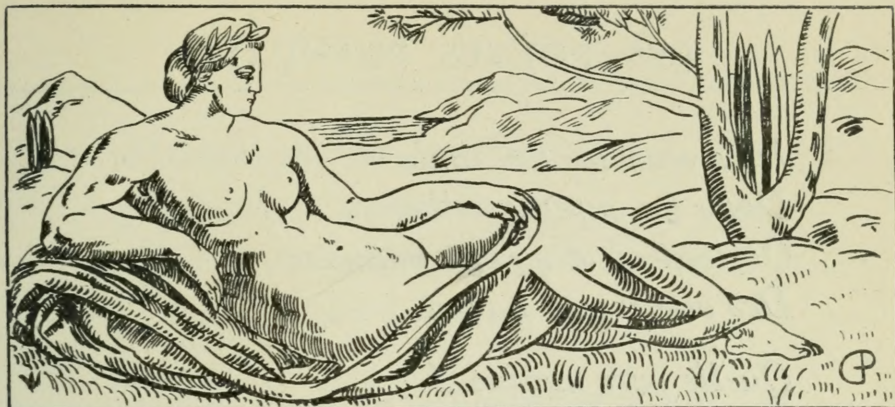
PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
99, BOULEVARD RASPAIL, 99

—

1922



IL A ÉTÉ TIRÉ
DE CET OUVRAGE
CENT EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VERGÉ ANTIQUE LAFUMA
NUMÉROTÉS DE 1 A 100.



LA BELLE JOURNÉE

A ma chère Lydie.

Le Matin.

Vois : les monts tout bleus s'allument
Au-dessus du golfe clair
Où les sombres filets fument.
Le matin sort de la mer.

Lève-toi. Défais ta tresse,
Et ne dors pas plus longtemps :
Je veux aujourd'hui, maîtresse,
Aller fêter le printemps !

Je te veux mener, amie
Dans un superbe vallon
Où tout n'est qu'une harmonie,
Des oliviers au gazon.

Quelle pure matinée !
Prends ton grand chapeau de fleurs :
Tes yeux d'enfant étonnée
Dans l'ombre ont plus de douceur.

Presse-toi ! Si tu t'attardes
Je ne serai pas content,
Je ne veux que tu te fardes
Que de soleil et de vent.

Que d'éclat...

Que d'éclat, que de lumière,
Quelle joie et quelle odeur !
Le ciel est une bannière
Toute en soie et en couleur.

Passons par les jardins roses,
Entourés de grenadiers
Où sont, près des puits, des roses
Toutes rouges à leurs pieds.

Ce sont partout des oranges
Suspendues aux noirs rameaux ;
Puis de fleurs de vifs mélanges
Entre des haies de roseaux.

Laissons les petits villages.
Montons dans les oliviers :
Par les gris et bleus feuillages
On voit la mer rayonner.

Nous allons ; la mer s'abaisse.
Les rivages déployés,
Arides, tels ceux de Grèce
Brillent de sombres lauriers.

La Source.

Comme fraîche est cette source
Où nous nous sommes assis.
Reposons-nous de la course ;
Chassons bien loin les soucis.

C'est la fontaine des Muses,
Là, couché près des troupeaux
Jeune Amyntas, tu t'amuses
A jouer sur des roseaux.

D'ici la mer est plus belle,
Toute bleue à l'horizon.
Elle est fraîche ; elle étincelle
Sous la nouvelle saison.

Suspends ce panier à l'arbre
Ainsi qu'un présent divin.
Dans la fontaine de marbre
Je mets à glacer ce vin.

Pose à terre...

Pose à terre cette nappe
Ces gâteaux et ce pâté,
— Que le soleil ne les frappe —
Et ces premiers fruits d'été:

Ces cerises toutes rouges
Et ces bigarreaux tout blancs,
Qui, maîtresse, quand tu bouges,
Brillent ainsi que tes dents.

Je ferai cuire la viande
Sur un gril de bois taillé,
Et, par la braise odorante,
Elle aura goût de gibier.

C'est Maillol, l'immortel maître,
Qui, des Dieux est le sculpteur
A qui je dois de connaître
Ce gril dont il est l'auteur.

Puis, fais-moi passer cette outre
D'un rancio de cinquante ans.
Pour une fois je passe outre
Au conseil d'être prudent.

Comme Mai.

Comme Mai gonfle la sève
Qui réjouit le verger
Ta poitrine se soulève
Sous ton corsage léger.

Repose-toi donc dans l'herbe
Et dans les reines des prés
Et que la terre superbe
Te donne son air pourpré.

Ta robe de fleurs semée
Est couleur de la saison,
Ton écharpe déployée
Repose dans le gazon.

Sur ta gorge ferme et ronde
Le ruban noir que tu mets
Ajoute à ta beauté sombre
Je ne sais quel goût secret...

Ah! loin de moi cette idée
Qu'il nous faille un jour mourir
Et quitter cette contrée
Où nous n'avons que plaisir,

Ne plus voir tes yeux, maîtresse.
Ne plus enlacer ton corps,
Ne plus goûter ta caresse,
Ne plus revoir mon trésor,

N'entendre plus la tempête,
Ne plus voir le ciel tout clair,
N'aller plus un jour de fête
Nous asseoir près de la mer.

Non cela, je ne peux croire ;
Vénus nous joindra tous deux ;
Je mets bien avant la gloire
Le plaisir d'être amoureux.

Pourquoi trouver...

Pourquoi trouver à la vie
L'âpre goût qu'elle n'a pas ?
Je sens tout plein d'harmonie.
Il n'est pour nous de trépas.

Toute chose a sa cadence
Et je ne vois rien d'obscur.
Le monde est comme la danse
Des nymphes sœurs sous l'azur.

Sur les monts près de la neige
Qui fond sous le jeune ciel
Elles marchent en cortège
Cueillant des fleurs au soleil.

Jamais printemps plus superbe
Ne revint, o mon amour.
Chaque fleur, chaque brin d'herbe
Embellit ce clair séjour.

Sur la montagne...

Sur la montagne éclatante
La lumière resplendit
Et la glace miroitante
Brûle au soleil de midi.

Tout est ardeur et lumière
Et tout n'est qu'enchantement ;
Tout est douceur printanière ;
Tout reluit superbement.

Là-bas, la plaîne opulente
Est rose de ses pêchers
Et de ses maisons brillantes
Aux pieds des jaunes clochers.

Là-bas, sur la mer latine,
Et leurs deux voiles au vent,
Vont les barques qui s'inclinent.
Dans un sillage mouvant.

Ah ! vraiment que la nature
Est douce avec le printemps
Quand, renaissante figure,
Elle est le lit des amants.

Je suis sûr...

Je suis sûr que les Déesses
Reposant auprès des dieux,
Jouissent de leurs caresses,
Tout en fermant leurs beaux yeux.

Dans une caverne obscure
Vénus se donne au baiser
Et répand sur la nature
Un désir inapaisé.

L'air, père de toutes choses
Près de la terre couché,
Engendre les fruits, les roses
Et le blé d'épis chargé.

Des grands Dieux aux moindres êtres
Le plaisir, se répandant,
Lie aussi les Dieux champêtres
Qui s'unissent dans les champs.

L'eau de ses cheveux pressée,
Couvrant de perles sa chair,
L'amoureuse Galatée
Joue et bondit dans la mer.

Viens...

Viens près de moi sur la mousse,
Je veux à présent goûter
Ta joue aussi fraîche et douce
Que quelque fruit velouté !

Que comme un collier je mette
Ma bouche autour de ton cou
Et que Vénus me permette
De tous plaisirs le plus doux.

La tourterelle...

La tourterelle roucoule,
Dans les branches, près du ciel,
Et la fontaine qui coule
Nous invite au long sommeil.

La haie où le jeune saule
Parfume l'air du printemps,
La haie où la fleur s'envole
Nous protègera des vents.

Que la fatigue amoureuse
Si douce quand on s'endort
Se disperse sous l'yeuse,
Hantée des abeilles d'or.

Puis, que Vénus nous couronne
De fleurs et de doux zéphirs
Et qu'en rêve elle nous donne
Le goût de nouveaux plaisirs ;

Mais qu'endormi je ne laisse
Pas retomber au moment
Ta main fraîche, o ma maîtresse !
Que je la sente en dormant.

Les fleurs.

Tu t'es pourtant échappée !
Je m'éveille, je t'entends,
Je sens ma tête frappée
Par les fleurs que tu répands.

Tu portes lys, aubépines,
Iris jaunes et coupants
Et tulipes purpurines
Auprès de l'eau se plaisant.

Tu portes de grandes branches
Et des fleurs de cognassiers
Dont la chair est rose et blanche,
Et tu portes des lauriers ;

Et tu portes des jacinthes
Des jonquilles, des œillets,
Renoncules et fleurs peintes
De tout l'éclat printanier.

Ton rire dans le feuillage
Se mêle au rayon ardent
Du soir ; et le beau rivage
A pris l'ardeur du couchant.

Crépuscule.

Il nous faut rentrer, maîtresse
Le soir descend ; je le vois
Recouvrant de sa tendresse
Et les vignes et les bois,

Les cyprès sur le ciel pâle
Et les champs d'oliviers bleus
Sur qui la première étoile
Brille de son tendre feu,

Les vallons et le toit rose
D'une ferme et les torrents
A l'eau dorée, où se pose
L'ombre des roseaux dormants.

Vois, déjà, vers les villages
Montent, portant l'eau des puits,
Les jeunes filles sauvages
Aux approches de la nuit...

Salut...

Salut, o maison si belle
Au-dessus du petit port,
Douce maison, jaune et vieille,
Aux murs faits de pourpre et d'or.

Et, toi, terrasse amoureuse
Où, nous aimions *nous pencher*
Pour voir la nuit merveilleuse
Sur la mer et les rochers

Si doit fuir...

Si doit fuir notre jeunesse,
Goûtons le plaisir qui fuit,
Refais encore ta tresse
Sur ton beau front, pour la nuit.

Ecoute par la croisée,
De la mer le bruit léger
Et sa rumeur apaisée
Sous le village étagé.

Toute bleue est cette pièce
A la chaux ; ce vieux miroir
Va refléter, ma maîtresse,
Ces bras que je veux revoir.

Les rideaux ont des navires
Qui s'en vont un jour d'été
Et des flûtes et des lyres
Qui jouent des airs de gaieté.

Venez, amours, dans la chambre
Où nous allons nous unir,
Au milieu des parfums d'ambre
Qui rappellent au plaisir.

Puis, sur le lit tu te couches.
Mais déjà tu ne m'entends ;
Déjà le sommeil te touche.
Je m'endors en te baisant.

FIN DE LA « BELLE JOURNÉE ».

Le tombeau sous les orangers.

Je m'assieds près de ce tombeau
Devant le golfe ; des palmes
Y croissent et de noirs rameaux
D'orangers près des flots calmes,

Un amandier couvert de fleurs
S'élève au bord de tes pierres,
Tombeau, qu'entourent les rumeurs
Des abeilles printanières.

Souvent, je regarde l'azur
Et les voilures légères ;
Jamais matin ne fut si pur
Ni si douces les lumières...

Il n'est plus maintenant de nom
Sur la blancheur de la tombe
Seule, au milieu de ce vallon
Qui sur ce golfe retombe.

Comme heureux sont ces morts, heureux
Dans la tombe à la faïence
Peinte, devant les replis bleus
D'une mer qui se balance.

Je m'endors la tête à l'abri
De la lumière montante
Et j'écoute le faible bruit
De la vague scintillante...

Puis je prends, en me réveillant
Des fruits dorés dans les branches
Et, sur la pierre je répands,
Offrande aux morts, ces oranges.

Ode au mois d'Avril.

Salut vergers en fleurs, parfum des jeunes sèves
Roses pêchers et poiriers blancs,
Chemins herbeux, carrés de fèves,
Terre molle où s'enfonce un outil éclatant,
Iris, violiers et pervenches,
Gazons épais, cyprès des jardins, maisons blanches,
Lumière du jeune printemps !

Salut, vieux citronnier qui protège ma tête,
Feuillage noir, vibrant éther,
Beau paysage qui halète
Sous le soleil puissant et les reflets de l'air,
Et vous, vignes, aux fleurs nouvelles
Qui, sur la côte, aux belles formes éternelles
Regardez l'azur de la mer.

Salut, matin de feu, cris stridents des laveuses
Qui, sous les roseaux du torrent
Dans des trous pleins d'eaux lumineuses
Plongez, en vous courbant, le linge étincelant
Et, qui, plus loin, couvrez les haies
Sœurs de Nausicaa, des splendides rangées
De toiles qui sèchent au vent...

Salut, jardin étroit, o beau spectacle antique,
Gestes de Dieux des charpentiers
Qui, par ce matin magnifique,
Dans un enclos fait de cyprès et de lauriers,
De la hache taillez les chênes
Et, des barques dressez les futures carènes,
Dans les prés de fleurs émaillés.

A Aristide Maillol

Vois, Maillol, la mer est belle,
C'est le printemps; laisse donc
Cette statue éternelle.
Allons fêter la saison
Et la terre étincelante
Et la sève renaissante
Des grenadiers en bourgeon.

Aujourd'hui prends ta guitare
Et ton rire d'homme heureux
Et les fruits des Baléares
Et ton outre de vin vieux,
Et, gagnons ta métairie
Où mangeant sur la prairie
Nous serons comme des Dieux.

La rivière est toute proche.
Nous mettrons le vin au frais

Dans un bassin ou la roche
Soutient quelques grands cyprès
Et ces vers je veux te dire
Où, grâce à ton nom, ma lyre,
Ne mourra pas tout à fait.

Cueillant les branches myrtines
Et taillant un gril de bois
Tu nous feras la cuisine
Et les sylvains dans les bois
Regarderont la fumée
De la viande parfumée
Et nous entendrons leur voix.

Là-bas, la mer admirable
Luira sous le ciel de feu ;
Les fleurs couvriront la table
De gazon brillant et bleu
Et ta guitare superbe,
Quand tu la prendras dans l'herbe,
Nous réjouira tous deux.

Enlace-moi...

Enlace-moi de tes beaux bras, o jeune amie,
L'air est calme et voluptueux
Sur cette métairie et la côte endormie
Et les oliviers ténébreux.

La terre aux mouvements de déesse couchée
Paraît respirer lentement
Quand les obscurs vallons où la vigne est penchée
Reçoivent un souffle de vent...

Restons longtemps assis sur cette auge de marbre
Faite d'un antique tombeau
Près des lauriers luisants et dans l'ombre de l'arbre
Tout épais du printemps nouveau.

Entends soudain des voix monter près du rivage.
Voici l'heure, où sur les bateaux
Les marins disposant les mats et les cordages,
Vont aller pêcher au flambeau.

Elégie I

Je vous prends à témoin, printemps, chère nature,
Amandier qui renaît sur la mer, et figure
De la terre où je t'aime, aurais-je pu vouloir,
Maîtresse, te laisser et ne plus te revoir !
De l'amour, tu le sais, je chéris la brûlure
Et j'attends d'être au soir pour que ta chevelure,
Quand la lune en naissant brille au sommet des flots,
Se déploie et se noue en de sombres bandeaux !

Elégie II

Ici, l'amour, enfant, de notre destinée
Décida. Sur tes bords, o Méditerranée,
Que reste maintenant, balancé par l'azur
Ce qui survit des jours heureux. Palmes, ciel dur
Ainsi qu'un diamant, o monts, golfes, rivages,
Gardez le souvenir de notre ardent passage
Et, toi, source, où souvent sur ton bord enchanté,
Notre amour crut le temps pour lui seul arrêté.

(1908)



Collection Joachim Gasquet

Ont Paru :

Charles Maurras. . . . . . *Inscriptions.*
Xavier de Magallon. . . . *L'Ombre.*
Fernand Mazade . . . . . . *L'Ardent Voyag*
André Fontainas . . . . . . *L'Allée des Glai*
Albert Erlande . . . . . . *Le Poème Roya*
Jean-Louis Vaudoyer . . . *L'Album italien.*
Gérard de Nerval . . . . . *Les Vers dorés.*
Joachim Gasquet . . . . . . *Les Chants de la*
Marc Lafargue . . . . . . *La Belle Journé*

Suivront les Inédits de

Madame la comtesse de Noailles et de MM.
Bourget, Georges Duhamel, Edmond Jal
Paul Valéry, Vielé-Griffin.

Une réédition de :

Poésies de Marceline Desbordes-Valmore. — *S*
de Hippolyte Taine. — *Poèmes* de Louis Veu

